

La possibilité de décrire le flux du vécu

Bergson et la mémoire comme conscience de soi

La conscience est d'abord une expérience de soi même, en tant qu'expérience, elle est un fait évident, irrécusable. Nous avons en nous même ce sentiment d'exister, d'être unique... Dans son *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Henri Bergson montre, lui aussi, qu'il n'y a rien de plus évident, de plus immédiatement donné que la conscience. La conscience est pour chacun l'objet d'un savoir immédiat. C'est un savoir intime qui n'est pas d'ordre scientifique. On le sent mais on ne le prouve pas. J'ai une certaine connaissance de moi-même, quand je suis seul, triste ou heureux, je ressens en moi l'évidence d'exister et d'être conscient. On peut dire ici que le mot conscience dérive du latin conscientia qui signifie « connaissance ». Connaissance de soi sur soi. La conscience serait alors l'affirmation d'un monde intérieur que nous portons en chacun de nous. La conscience est une donnée immédiate. Cela signifie que la conscience n'est pas médiatisée par une autre instance, comme la raison ou l'intellect. L'affirmation de notre conscience est avant tout l'affirmation de cette intuition de moi-même. Cette intuition s'étend dans la durée, c'est une expérience psychologique de mon intériorité. La conscience est un donné « immédiat ».

Quand on dit « perdre conscience ou avoir conscience ». Ce qu'on perd et reprend avec la conscience, c'est le **sentiment** d'une présence immédiate à soi et au monde, le sentiment confus mais fort que nous sommes, que nous existons et que nous sommes au monde, entouré de choses indépendantes de nous et ordonnées. Telle est la conscience sous sa forme la plus humble, la plus élémentaire : le sentiment d'une présence à soi et au monde.

Mais à quoi reconnaît-on un immédiat. Pour Bergson, ce n'est pas la manière dont on l'appréhende qui le qualifie comme tel. Ni la réceptivité de l'esprit ni même son entière passivité n'en sont les critères. Pas davantage le sentiment d'évidence qui accompagne son expérience. C'est, au contraire, uniquement par ses caractères

intrinsèques qu'un donné peut prétendre à l'immédiateté. En premier lieu, l'immédiat se reconnaît à ce qu'il enveloppe une intelligibilité *sui generis*¹, sans référence à des cadres préalables. Non seulement il est clair par lui-même, n'enferme aucune incohérence et ne suscite aucun problème, mais il possède la propriété d'éclairer tout ce qui se rattache à lui. À la lumière de l'immédiat, les problèmes se dissipent: il faut voir là un de ses critères les plus sûrs. Mais c'est surtout l'autosuffisance d'un contenu qui témoigne de sa réalité absolue et de son « originalité ». L'immédiat est ce dont les caractères intrinsèques sont nécessaires et suffisants pour en imposer l'existence et l'essence. Il n'est pas besoin de connaître auparavant les critères de la réalité pour le reconnaître; c'est lui-même qui les révèle dans leur spécificité. Par le seul fait d'apparaître, il pose son objectivité. Par suite, il est inutile d'y rien ajouter mais, en revanche, on n'en peut rien séparer: il se présente comme une nature irréductible et donc, quelle que soit sa complexité interne, comme une nature simple. Ainsi, dans l'immédiat, le réel se confond avec sa manifestation. En bref, l'immédiat bergsonien signifie: que le réel est donné et non caché; qu'on l'atteint directement et non par un détour, (tel est le cas de la conscience): « *Tout ce qui s'offre directement aux sens ou à la conscience, tout ce qui est objet d'expérience, soit extérieure soit interne, doit être tenu pour réel tant qu'on n'a pas démontré que c'est une simple apparence* » (Essai sur les données immédiates de la conscience).

La conscience, donc, semble se livrer dans une sorte de regard intérieur. Ce regard me fait découvrir la durée et le flux de ma conscience. Je contemple mon « moi » je fais l'expérience de la liberté. « Durée » est le nom donné par Bergson à la perception du temps réel, qu'il oppose à la notion commune et sociale du temps, ainsi qu'à son concept scientifique. Le temps des horloges, comme celui de la mécanique, est d'abord, en effet, une notion abstraite, celle d'un cadre vide où viennent se loger tous les changements, mais qui lui-même ne change pas; ensuite, une représentation analytique obtenue par la juxtaposition, selon un certain ordre, d'instantanés identiques et intemporels; enfin, un concept symbolique qui traduit en termes d'espace ce qui est le plus étranger à celui-ci. La durée, quant à elle, est le temps dans sa pureté, dissocié de

¹ **sui generis** [s | i @ eneris] *locution adjective invariable*
(mots latins, de son espèce)

Qui appartient en propre à l'être ou à la chose dont il est question. *Une odeur sui generis.*

l'espace et des artifices analytiques qui l'obscurcissent et qui l'altèrent. C'est une « donnée immédiate », absolue, une variation qualitative continue et irréversible: « *une succession qui n'est pas une juxtaposition, une croissance par le dedans, le prolongement ininterrompu du passé dans un présent qui empiète sur l'avenir* » (La Pensée et le mouvant). En outre, la durée est concrète: elle ne forme pas le cadre de tous les changements, mais elle s'identifie au changement lui-même, à chaque fois singulier.